

Nuits blanches

TEXTES : CORINNE PRADIER - PHOTOS : LUDOVIC COMBE



Tandis que l'agenda papier s'arrête à 21 heures, nombre d'entre nous adoptent ce que les Italiens appellent l'« orario de la luna ». Qu'elles soient laborieuses ou festives, leurs nuits témoignent d'une activité incessante et bien souvent indispensable. Boulanger, sage-femme, passionnée d'astronomie, protecteur de chauve-souris, dameur de piste, propriétaire de discothèque, tous pratiquent un art du contretemps qui confère à la nuit sa propre pulsation.



Patrick Ruzand En piste !



Montagnard originaire du Vercors, Patrick découvre les flancs du Sancy à la fin des années 1970, à l'occasion de son service militaire. « C'est une montagne spéciale. Très agréable par beau temps, grâce à la vue panoramique ménagée par l'absence de forêts, mais avec des conditions climatiques proches de celles des Alpes, à 3 000 mètres d'altitude, alors qu'ici, on plafonne à 1 850 mètres. » De quoi stimuler cet adepte des difficultés, qui travailla dans un premier temps aux remontées mécaniques de la station de Super-Besse, avant d'effectuer une formation de dameur à Courchevel et Méribel, puis de diriger une équipe de onze personnes en charge de l'entretien des pistes. « En 1989, la station a mis en service des canons à neige afin de répondre à la demande des skieurs. Depuis mon arrivée, j'ai suivi tout le système d'évolution du damage. » Ouverte de décembre à mai (après les vacances de Pâques), la station de Super-Besse propose 52 kilomètres de descente, avec une bonne proportion de pistes rouges et 50 % de pistes éclairées jusqu'à 21 heures. Pour assurer une bonne glisse, des hommes comme Patrick passent une grande partie de leurs nuits dehors, souvent par des températures de -10 à -16 °C. Le travail s'effectue en deux temps : de 17 heures à minuit, pour assurer les animations (snow-park, border-cross, ski bosses, et 500 mètres de descente en luge), puis de 3 à 10 heures du matin, pour la descente du jour même. Les équipes tournent au minimum en binôme et jusqu'à

quatre équipiers. « La neige naturelle se travaille très bien, si on est n'est raccord avec la météo, qui reste la grande inconnue. Dès les premières chutes, il faut rendre la piste béton. Compacter, extraire l'air, broyer la neige pour la durcir au maximum. Car actuellement les skieurs recherchent une neige dure pour les appuis. La neige de culture est plus difficile à travailler. Il faut bien écarter les tas et laisser si possible un temps de percolation. » Patrick apprécie le calme des nuits de solitude. « Je me sens dans mon jardin. La station, c'est mon domaine, j'en suis responsable. » Alors quand les ouvriers le félicitent au lever du jour, c'est le bonheur. Cette année, la pression monte car, pour la première fois en Auvergne, une piste homologuée verra défiler les meilleurs skieurs français du moment – avec des pointes à 120 km/h –, à l'occasion du championnat de France de ski de descente. Pour ce rendez-vous, fixé du 22 au 28 mars 2011, la connaissance du terrain l'été, c'est la part cachée du travail, une préparation commencée bien en amont. « Cinq à six personnes ont déjà annoncé un hiver doux. » Quelques nuits blanches en perspective !

Possibilités de découverte du métier vers le mois d'avril.
Rens. : Remontées mécaniques de Super-Besse, au 04.73.79.60.03.

Jeanne de Clérico Les randonnées célestes



« Jeanne connaît son ciel par cœur. » Voilà ce que disent les astronomes amateurs du groupe Orion, qui se donnent rendez-vous une fois par mois dans le local mis à disposition par la mairie de Saint-Julien-Chapteuil, situé à quelques mètres de l'observatoire du Betz. Le soir de notre rencontre, nous passons justement au voisinage d'une comète. Le Guide du ciel annonce un « maximum de l'essaim des Taurides nord », soit environ cinq étoiles filantes par heure. La tête en l'air, Jeanne observe le ciel jusqu'à la prochaine trouée, guette les nuages et le vent qui bouscule les instruments. Initiée aux joies de l'astronomie par sa mère et son oncle, elle garde un souvenir vivace de la retransmission radiophonique des premiers pas de l'homme sur la Lune et de l'éclipse totale de Soleil de 1961. « Ça donne un vécu différent », une source d'émerveillement qui semble ne jamais vouloir s'éteindre. Lorsque le ciel s'annonce parfait, Jeanne se réveille la nuit et sort dans son jardin. « Quand je regarde Saturne et ses anneaux au petit télescope, je suis transportée. Je me dis que oui, c'est ça ! » Dans son enfance, elle avait presque peur quand elle voyait beaucoup d'étoiles, peut-être déjà éteintes quand nous arrive leur lumière. Aujourd'hui, quand Jeanne voit la galaxie d'Andromède, à 3,5 millions d'années-lumière, elle a le sentiment que c'est tout à côté. À force de regarder les étoiles et d'apprendre à se repérer dans le ciel, elle a vaincu sa peur de la nuit. « Je vais chaque fois un peu plus loin. » Depuis trois ans qu'elle a rejoint le groupe d'astronomie du Velay – environ cinquante personnes âgées de huit à quatre-vingts ans –, l'émulation et le partage des connaissances l'ont fait avancer à pas de géants. « Dans le club, on a notre "observeur". Il nous donne des trucs, pour nous guider parmi les chemins des étoiles. On a aussi des passionnés de Lune, de conquête spatiale... » Cette année, afin de fixer l'indicible, on prévoit de « défiltrer » un appareil photo, puis de l'adapter au télescope de 400 millimètres, fabriqué par les membres du club. Bravant le froid des nuits de novembre, Jeanne m'offre un coup d'œil dans sa paire de jumelles astronomiques. Une entrée en lumière de 100 millimètres par où l'on peut voir les amas ouverts, étoiles nées en même temps et qui ayant le même centre de gravité s'écartent les unes des autres, ou les amas globulaires qui sont au contraire très resserrés et ont un mouvement inverse. Avant de partir à regret, je jette un œil intrigué sur son carnet de bord. J'y découvre une poésie lunaire où se côtoient la mer des Ondes, de la Fécondité, du Nectar, l'océan des Tempêtes et le marais du Sommeil... Un sommeil qui vient parfois seulement au petit jour... ■

Orion, groupe d'astronomie du Velay,
Centre Pierre-Cardinal, 43000 Le Puy-en-Velay.
www.orion43.fr/

Lionel et Stéphanie Fournier
Saturday night
fever



Pour Lionel et Stéphanie, couple de noctambules rarement couché avant 2 ou 3 heures du matin, les nuits au Ranch, c'est certes un travail, mais en aucun cas un fardeau. « Depuis deux ans, nous cherchions une affaire à reprendre. » En plus de leur société de vente et de maintenance de matériel de sécurité, qui les occupe toute la semaine, ils ont acquis cette année deux discothèques dans le Cantal : Le Moulin, situé à Saignes, à deux pas d'Aurillac, et Le Ranch donc, égaré lui entre Murat et Saint-Flour, à dix minutes de l'autoroute A75. « Le Ranch est la seule discothèque dans un rayon de 70 kilomètres. Le lieu existe depuis trente ans. C'est une véritable institution. » Depuis le 4 mai dernier, les vendredi, samedi et vieilles de jours fériés, la discothèque – d'une capacité de 6 à 700 personnes – ouvre ses portes de 23 à 6 heures du matin. Lionel s'occupe de la caisse et joue le troisième œil pour les portiers – on ne parle plus de « videurs » ! Puis, vers 2 h 30, il rejoint la clientèle, principalement locale. Stéphanie, dite « Nini », a pris place au bar en début de soirée avec deux autres serveuses. D'une moyenne d'âge de seize à vingt-deux ans, les jeunes dansent sur les pas de leurs parents. L'ambiance est au goût du jour, « on passe des nouveautés, quelques tubes des années 1980, mais pas d'electro ». Lors des soirées à thème – « halloween », « soirée blanche », « carnaval night », « laser pocket »... –, le DJ est le maître du jeu et propose souvent de beaux lots à gagner : scooter, ordinateur, console... « Si on annonce une soirée, on y va à fond. Une soirée "plage", ça veut dire des mètres cubes de sable. Et pour une soirée "mousse", on est sûr de ressortir trempé ! » Pour assurer une continuité, Lionel invite des personnalités : Collectif Métissé, Sexion d'Assaut, Francky Vincent... Et ça marche ! « Certains clients sont là tous les week-ends. » En plus ici, on peut vraiment se lâcher. Au regard de la réglementation en matière de consommation d'alcool, il y a toujours un adulte garant. Et puis, une fois la nuit achevée, deux bus font gratuitement le tour des communes dans un rayon de trente kilomètres – Murat, Neussargues, Saint-Flour, Allanche, Massiac, Pierrefort –, véhiculant jusqu'à trois cents personnes par nuit. La jeunesse est précieuse et puis comme ça, « tout le monde est satisfait. Les parents comme les gendarmes ». En projet, la création d'un espace pour les trente-quarante ans. Et pourquoi pas un thé dansant, histoire de prolonger la nuit artificielle ! ■

Discothèque Le Ranch, Luc, 15300 Ussel. Tél. : 04.71.23.78.29. www.discothequeleranch.com/



Olivier Rose

À l'heure du boulanger

En 1964, le père Rose installe sa boulangerie à Chabreloche, dans le Forez. Au fil de nuits saupoudrées de farine, il transmet les valeurs et la fierté du métier à son fils Olivier qui, à l'âge de quinze ans, fait son entrée dans le métier. Travailler la nuit, Olivier a toujours connu ça, c'est son rythme biologique. À deux heures du matin, en compagnie de son frère Denis, il attaque par la brioche pétrie la veille – à cette heure-là, Patrice, le boulanger, est à l'œuvre depuis au moins minuit. Baguettes et couronnes sont façonnées au son de la radio, et jusqu'à 5 heures, l'ambiance est intime, le travail efficace, sans interférences. Aux premières lueurs de l'aube, les gens qui vont ou rentrent du travail viennent chercher le réconfort du pain et des croissants chauds achetés au petit matin. Le magasin est situé sur un axe de passage et tout le monde sait qu'ici, on est des « lève-tôt ». À six heures, la femme du boulanger arrive, épaulée par une seconde vendeuse. Pour elles, une nouvelle journée commence qui prendra fin à 19 h 30. « Au départ, c'est vrai, on se sent décalés. Mais je le vis bien et même, je le cultive. Ça forge un caractère, un mode de pensée. On n'est jamais dans le même sens que les autres. Du coup, forcément, on a une autre vie sociale, car dès deux heures du matin, il faut être là, et en état de travailler. » À midi, Olivier prend sa pause chez lui, à Arconsat, histoire de se sortir le nez du pétrin. Il fait une sieste de deux heures chaque après-midi, puis il revient en solitaire, entre 16 et 18 heures, pour préparer les pâtes et le levain. 21 h 30, enfin, sonne le repos du boulanger. Parce qu'il sait ce qu'il veut – protéger avant tout le choix de faire des produits de qualité et transmettre à son tour les cent ans de tradition dont il se sait l'héritier –, Olivier Rose rejoint la filière locale de production du pain accompagnée par le parc naturel régional du Livradois-Forez (Haute-Loire, Puy-de-Dôme). Cette initiative met en avant un savoir-faire identitaire du territoire et regroupe quatre agriculteurs, un meunier et une vingtaine de boulangers. Ensemble, ils cultivent et transforment une céréale rustique : le blé « Camp Rémy ». Ainsi, sans que nombre d'entre nous en aient conscience, chaque jour suivant son rythme quotidien quelqu'un se lève pour préparer le pain ! ■

Boulangerie Rose, 6, rue de Clermont,
63250 Chabreloche. Tél. : 04.73.94.22.47

Fabienne Lacombe



Des nuits à donner le jour

À l'âge de quinze ans, Fabienne est traversée par une idée qui ne la quittera plus jamais : « Mettre au monde des enfants ». Participer « à ce moment-là de la vie des femmes » est ce qui depuis 20 ans la fait tenir debout lors des nuits de garde – 12 heures passées en salle d'accouchement, de 20 heures à 8 heures du matin – et des nuits de maternité, entre 21 heures et 7 heures. « Les premiers temps, ce n'était pas difficile. J'étais portée par ma vocation. C'est plus dur depuis trois ou quatre ans. En fait, dès qu'on a une vie de famille. Entre toutes, les nuits de novembre sont les plus éprouvantes. On manque de lumière ! » Et pourtant, malgré les difficultés liées aux horaires, la vocation de cette mère de trois enfants reste intacte. Impossible pour elle d'imaginer passer le reste de ses nuits « sans l'ombre d'un gros ventre ». « Chaque fois que je pose un bébé sur le ventre de sa mère, je réalise qu'il n'existe pas un autre métier qui m'apporterait autant. C'est le plus beau métier du monde. Très intense en émotions et en stress, mais quel soulagement quand tout va bien pour la mère et l'enfant. » Une délivrance partagée ! Parmi les sages-femmes du service, le roulement a lieu toutes les huit semaines : « C'est important pour garder conscience des réalités auxquelles chacune doit faire face ». Huit semaines de nuit, huit semaines moitié jour-moitié nuit, et huit semaines de jour. « C'est plus stressant de partir au travail de nuit. Je me sens moins sereine. Tout prend plus de proportion même si, depuis six ans, nous sommes deux à partager la garde. La solidarité est très forte dans l'équipe. » En plus de l'irrégularité liée au planning, toutes les nuits sont différentes. « Quand on est sur le pont, on ne ressent pas la fatigue. Autrement, le cap à passer se situe vers 4 heures du matin. Entre nous, on préfère que l'activité se situe en début de nuit et soit suivie d'un temps de repos, que l'inverse. » Au-delà des contraintes liées à l'urgence, la nuit ouvre un espace plus libre, moins parasité, propice aux confidences. Ainsi, lorsqu'elle travaille en nursery, Fabienne épaulé une auxiliaire puéricultrice. Elle tend l'oreille, surtout après l'accouchement. « Le vécu ressort à la tombée de la nuit. C'est l'heure où les bébés pleurent. La mère est à fleur de peau. Le père est parti. Elle se demande comment elle va gérer. Il faut mettre en confiance, sécuriser. » De retour chez elle, Fabienne tente de rattraper le manque de sommeil en créant une nuit artificielle. Puis, elle s'accorde à nouveau au tempo familial, heureuse des journées libres accordées en retour. Ainsi va sa vie à donner le jour ! ■

Ballades dans l'inaudible¹

Matthieu Bernard

Pour Matthieu, les chauves-souris, « *c'est une histoire de famille* ». À douze ans, il se passionne pour l'ornithologie. Puis une nuit, le voilà parti à ramper dans les caves, à la suite de son frère. Et là, surprise, lorsqu'ils découvrent un site d'hibernation d'environ cent quatre-vingts individus. Une révélation pour les deux sportifs en herbe ! Car courir après les chiroptères exige de réelles compétences physiques, doublées d'une fascination pour l'inconnu. L'aisance des mammifères volants dans la nuit ouvre sur un imaginaire total. « *Il faut quatre fois plus d'efforts que pour un comptage ornithologique. Quand on visite 285 ponts pour trouver un seul individu, c'est un vrai dépassement.* » Et les capacités hors norme de ces petits animaux d'apparence si fragile, qui passent de trois battements cardiaques par minute au repos contre quatre à six cents en temps de chasse, laissent admiratifs. L'activité nocturne d'un chiroptérologue se concentre d'avril à septembre, période d'activité des chauves-souris. « *Nous avons trois méthodes d'études. Le comptage en gîte ou sortie de gîte, lors de l'envol crépusculaire. La capture temporaire à l'aide de filets japonais, manipulation un peu traumatisante pour des animaux de 6 à 7 grammes, mais qui permet d'identifier des espèces très proches et de préciser leur statut de reproduction. Ensuite, on peut aussi placer un émetteur entre leurs*

omoplates afin de définir des territoires de chasse ou de trouver des gîtes inconnus, comme à Saint-Nectaire cet été. Mais c'est assez contraignant. On court après l'animal, dans le houpier d'un arbre, au-dessus d'une rivière... À force, on entre dans son langage social. On sait qui est qui et qui fait quoi. » En plus de la méthode, il faut parfois avoir « le nez creux », car lorsqu'on perd un petit rhinolophe en pleine nuit, il faut pouvoir s'imaginer à sa place et bien connaître

son territoire. « *Et puis, il y a la détection ultrasonore qui exige une grosse méthodologie ainsi qu'une oreille, mais qui permet d'identifier les différentes espèces juste en les écoutant* » Équipé d'une lampe frontale rouge – pour ne pas perturber les animaux – et d'un détecteur à ultrasons, « *chacun entre dans la nuit sans y être vraiment* ». En effet, « *deux ou trois personnes qui "détectorisent" ensemble n'entendent pas forcément la même chose* ». Avec ses sites dispersés, l'Auvergne est une aire de jeu extraordinaire. Vingt-huit espèces y sont recensées sur les trente-quatre connues en France et trente-neuf en Europe. « *Nous avons seulement 20 ans de recul sur des animaux qui peuvent vivre jusqu'à cinquante ans. Des tendances se dégagent, mais restons prudents.* » La protection des chauves-souris, c'est avant tout le bon sens paysan : laissons la porte ouverte ! ■

¹ - Titre d'un livre CD réalisé par Michel Barataud, spécialiste de bioacoustique. Ballades dans l'inaudible. Méthode d'identification acoustique des chauves-souris de France, éd. Sittelle, 1994.

Chauve-souris Auvergne, association pour l'étude et la conservation des chiroptères, place Amouroux, 63320 Montaigut-le-Blanc. Tél. : 04.73.89.13.46. www.chauve-souris-auvergne.fr/